



Saint Augustin

Philosophie, catéchèse, polémique

Œuvres, III

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE LUCIEN JERPHAGNON
AVEC; POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE SOPHIE ASTIC, JEAN-YVES BORIAUD,
JEAN-LOUIS DUMAS,
SOPHIE DUPUY-TRUELLE, JEAN FOUBERT
ET HENRI-PIERRE TARDIF DE LAGNEAU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

SAINT AUGUSTIN

*Philosophie,
catéchèse,
polémique*

Œuvres, III

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE LUCIEN JERPHAGNON
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE SOPHIE ASTIC, JEAN-YVES BORIAUD,
JEAN-LOUIS DUMAS,
SOPHIE DUPUY-TRUDELLE, JEAN FOUBERT
ET HENRI-PIERRE TARDIF DE LAGNEAU

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2002.

ENSEIGNER
LE CHRISTIANISME

PROLOGUE¹

Utilité des règles pour interpréter les Écritures.

1. Pour l'analyse des Écritures, il est un certain nombre de règles dont je vois bien qu'on peut les proposer sans inconvénient à ceux qui les étudient, de manière qu'ils en tirent profit non seulement en lisant les autres auteurs qui ont expliqué les obscurités des Lettres divines, mais pour leurs propres explications. J'ai décidé de les proposer à ceux qui veulent et peuvent les apprendre, pour peu que notre Maître et Dieu ne me refuse pas au moment d'écrire ce qu'il m'inspire quand je médite sur cette matière. Avant de me lancer dans cette tâche, il me semble opportun de répondre à ceux qui vont la critiquer ou qui la critiqueraient si je ne les avais apaisés auparavant. Et si certains, après cela, persistent dans leurs critiques, au moins n'ébranleront-ils pas les autres et ne détourneront-ils pas d'une étude profitable pour les jeter dans la paresse de l'ignorance des gens qu'ils pourraient ébranler s'ils ne les trouvaient prémunis et préparés.

2. Certains critiqueront en effet cette entreprise-ci car ils ne comprendront pas les règles que nous allons proposer. D'autres, en revanche, entendront user de ce qu'ils auront compris et s'efforceront d'étudier les Écritures divines selon ces règles mais n'arriveront pas à éclairer et expliquer ce qu'ils voudront et ils penseront que j'ai travaillé inutilement ; et parce que mon travail ne leur aura rien apporté,

ils jugeront qu'aucun ne peut le faire. Troisième genre de critiques¹ : ceux qui étudient réellement bien les divines Écritures ou qui ont l'impression de le faire ; parce qu'ils voient ou croient qu'ils ont reçu la capacité d'expliquer les Livres saints sans avoir lu aucune observation du type de celles que j'ai décidé de proposer, ils vont s'exclamer que semblables règles ne sont nécessaires à personne et que, bien au contraire, toutes les explications satisfaisantes des obscurités présentes dans ces Lettres ne peuvent venir que de la générosité divine.

3. Pour répondre brièvement à tous, je dirai à ceux qui ne comprennent pas ce que j'écris que l'on ne doit pas me critiquer pour leur incapacité à le comprendre : s'ils voulaient voir la lune, ancienne ou nouvelle, ou une étoile de peu d'éclat, que je leur indiquerais en tendant le doigt, devraient-ils m'en vouloir si leur acuité visuelle ne leur permettait pas seulement de voir mon doigt ? Quant à ceux qui, même après avoir appris ces règles et s'en être pénétrés, seront incapables de distinguer ce qu'il y a d'obscur dans les Écritures divines, ils penseront pouvoir, certes, voir mon doigt, mais non les étoiles qu'il se tend pour montrer. Que les uns et les autres cessent alors de me critiquer et prient plutôt Dieu d'accorder à leurs yeux la lumière. Si je peux, en effet, mouvoir un membre pour indiquer quelque chose, je ne peux, en revanche, donner à des yeux la clairvoyance nécessaire pour distinguer mon geste ou ce que je veux montrer.

4. Ceux qui se réjouissent hautement du présent que Dieu leur a accordé, se vantent de comprendre et d'étudier les Livres saints sans les règles que j'ai à présent décidé de faire connaître et pensent par conséquent qu'est sans objet ce que j'entends écrire, il faut les calmer en leur rappelant qu'en dépit de la juste joie que leur vaut ce grand présent de Dieu, c'est par des hommes qu'ils ont appris ne serait-ce qu'à lire, et qu'il ne doivent pas se sentir pour autant insultés par Antoine, ce saint moine d'Égypte dont il est dit que, sans savoir aucunement lire, il retint, rien qu'à les entendre, les Écritures divines, et les comprit, en les méditant sagement, ou par cet esclave, barbare chrétien, dont nous avons entendu récemment parler par des hommes parfaitement sérieux et dignes de foi, et qui, sans qu'un homme les lui apprît, reçut la pleine connaissance des

Lettres, après avoir prié qu'elles lui fussent révélées, et obtint même, après trois jours de prière, de lire couramment, à la stupeur de l'assistance, le Livre qu'on lui mit sous les yeux¹.

5. Mais si quelqu'un juge cela faux, je ne polémiquerai pas. Dans la mesure, en effet, où nous avons affaire à des chrétiens qui se réjouissent de connaître les Écritures saintes sans devoir être guidés par un homme (s'il en est ainsi, ils se réjouissent d'un bien véritable et qui n'a rien de médiocre), ils doivent nécessairement admettre que chacun d'entre nous, depuis sa plus tendre enfance, a appris sa langue à force de l'entendre, et que c'est également en écoutant, ou grâce à un précepteur humain, qu'il s'est initié à une autre, le grec, l'hébreu ou n'importe laquelle. Devrions-nous donc alors, si on les suit, déconseiller à tous nos frères de faire apprendre les langues à leurs enfants parce qu'en un instant les apôtres, emplis du Saint-Esprit descendus sur eux, parlèrent les langues de tous les peuples^A? Ou bien celui à qui il n'est rien arrivé de tel devra-t-il croire qu'il n'est pas chrétien ou douter d'avoir reçu l'Esprit saint? Qu'il apprenne aussi, bien au contraire, et sans orgueil, ce qu'il faut apprendre par les hommes, et lui, pour qu'un autre soit instruit par lui, qu'il transmette sans orgueil et sans jalousie ce qu'il a reçu; et évitons de nous en prendre à celui à qui nous avons cru, de peur que, trompés par ces artifices et par la perversité de l'ennemi, nous refusions d'aller dans les églises écouter l'Évangile et en prendre connaissance, ou de lire un livre, ou d'écouter un homme lire et prêcher, et attendions d'être transportés « jusqu'au troisième ciel, soit dans notre corps, soit hors de notre corps », comme dit l'Apôtre, et d'entendre là « des mots ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme de prononcer^B » ou d'y voir le Seigneur Jésus-Christ et d'entendre de lui, plutôt que des hommes, l'Évangile.

6. Prenons garde à de pareilles tentations, aussi orgueilleuses et aussi dangereuses, et pensons plutôt que l'apôtre Paul, bien que jeté à terre et instruit par une voix divine et céleste, fut quand même envoyé auprès d'un homme pour recevoir les sacrements et s'unir à l'Église^C, et que le

A. Voir Ac 2,1-4. ♦ B. 2 Co 12,2-4. ♦ C. Voir Ac 9,3-6.

centurion Cornelius, bien qu'un ange lui ait annoncé que ses prières avaient été entendues et ses aumônes acceptées^A, fut pourtant remis à Pierre pour être instruit, et non seulement en recevoir les sacrements, mais entendre de lui ce qu'il fallait croire, espérer et aimer. Et tout cela pouvait certes se faire par l'intermédiaire d'un ange, mais la condition humaine aurait été humiliée si Dieu avait paru refuser que sa Parole fût délivrée à des hommes par des hommes. Quelle vérité pourrait-il y avoir dans cette parole : « Il est saint, le temple de Dieu, que vous êtes^B », si Dieu ne donnait pas ses réponses depuis le temple humain, et si, tout ce qu'il voulait donner à apprendre aux hommes, il le faisait entendre depuis le ciel et par l'intermédiaire des anges ? La charité elle-même, ensuite, qui lie les hommes les uns aux autres du nœud de l'unité, n'aurait pas le moyen de retourner et pour ainsi dire de fondre ensemble les esprits, si les hommes n'apprenaient rien par les hommes.

7. Et cet eunuque qui lisait le prophète Isaïe sans le comprendre^C, l'ange ne l'envoya pas à l'Apôtre, et ce qu'il ne comprenait pas ne lui fut pas expliqué par un ange ni révélé par une inspiration divine sans le ministère de l'homme : il fut plutôt envoyé auprès de lui par inspiration divine, et vint prendre place à ses côtés Philippe, qui connaissait le prophète Isaïe et, avec des mots humains et en une langue humaine, lui révéla ce que recélait ce passage de l'Écriture. Moïse ne parlait-il pas avec Dieu et, dans sa grande sagesse et son absence d'orgueil, n'acceptait-il pas, sur la manière de diriger et d'administrer un aussi grand peuple, les conseils de son beau-père, c'est-à-dire d'un étranger^D ? Cet homme-là savait que, quelle que fût l'âme d'où vint un conseil véridique, c'est à celui qui est la vérité, le Dieu immuable, qu'il convient de l'attribuer.

8. Tout homme, enfin, qui se vante de comprendre toutes les obscurités des Écritures grâce à un don divin et sans avoir reçu aucun enseignement, a raison de croire — et cela est vrai — que cette faculté ne vient pas de lui mais qu'elle lui a été donnée par Dieu : c'est donc la gloire de Dieu qu'il cherche, et non la sienne ; mais, lorsqu'il com-

A. Voir Ac 10,1-4. ♦ B. I Co 3,17. ♦ C. Voir Ac 8,26-35. ♦ D. Voir Ex 18,14-27.

prend sans les explications d'aucun homme, pourquoi se fait-il fort de donner des explications aux autres et ne les renvoie-t-il pas plutôt à Dieu, afin qu'ils comprennent non par l'entremise des hommes mais instruits intérieurement par lui? Il craint apparemment de s'entendre dire par Dieu : « Mauvais serviteur, tu aurais dû confier mon argent aux banquiers^A. » De la même manière, donc, que ces gens transmettent aux autres ce qu'ils comprennent par la parole ou l'écrit, moi-même, si je transmets non seulement ce que je comprends mais ce que sont leurs principes de compréhension, ils ne doivent certes pas me blâmer. Bien que personne ne doive tenir quoi que ce soit pour sien, à part peut-être le mensonge, car toute vérité vient de celui qui dit : « Je suis la vérité^B. » Que possédons-nous, en effet, que nous n'ayons reçu? Et si nous l'avons reçu, pourquoi nous vantons-nous comme si nous ne l'avions pas reçu^C?

9. Qui lit des lettres de l'alphabet à un auditoire prononce évidemment ce qu'il reconnaît; et celui qui enseigne ces lettres le fait pour que d'autres aussi sachent lire, mais chacun, pourtant, communique ce qu'il a reçu. De même aussi, celui qui explique à un auditoire ce qu'il a compris dans les Écritures fait fonction de lecteur et prononce, pour ainsi dire, les lettres qu'il reconnaît; et celui qui indique comment il faut comprendre est semblable à qui enseigne les lettres, c'est-à-dire à qui indique comment il faut lire. Et ainsi, comme celui qui sait lire n'a pas besoin, quand il trouve un livre, d'un autre lecteur de qui entendre ce qu'il y a été écrit, celui qui aura reçu les préceptes que je m'efforce de transmettre, quand il trouvera un passage obscur dans les Livres, possédant, en guise de lettres, des règles, n'aura pas à rechercher un lecteur perspicace qui lui éclaire ces obscurités, mais, une fois repérées quelques traces, il parviendra sans aucune erreur au sens caché ou, au moins, ne tombera pas dans les égarements d'une mauvaise interprétation. Aussi, bien que, dans le cours de l'œuvre, il puisse suffisamment apparaître que personne n'est en droit de critiquer la légitimité de cette entreprise, si je parais avoir convenablement répondu, avec ce prologue, à tous mes détracteurs, c'est bien ainsi que j'ai cru devoir ouvrir la voie que j'entends suivre dans ce livre.

LIVRE PREMIER

Comprendre et enseigner.

I. 1. Il est deux choses que demande toute étude des Écritures : le moyen de découvrir ce qu'il faut comprendre et celui d'exprimer ce qui a été compris. Nous traiterons d'abord du moyen de découvrir, puis de celui d'exprimer¹. Grande tâche, et ardue, et s'il y a de la difficulté à la soutenir, je crains qu'il n'y ait de la témérité à l'entreprendre. Cela serait évidemment le cas si je comptais sur mes propres forces, mais comme l'espoir de mener cette tâche à son terme est placé en celui de qui je tiens déjà bien des choses, communiquées au moment où je méditais ce projet, il ne faut pas craindre qu'il refuse de donner le reste quand je commencerai à dépenser ce qui m'a été donné. Toute chose, en effet, qui ne diminue pas quand on la donne, si on l'a sans la donner, on ne l'a pas comme il le faut. Et Dieu dit : « À celui qui a, il sera donné^A. » Il donnera donc à ceux qui ont, c'est-à-dire que ceux qui usent généreusement de ce qu'ils ont reçu, il les comblera et il ajoutera à ce qu'il leur aura donné. L'un avait cinq pains et l'autre sept avant qu'ils ne commencent à donner aux affamés ; lorsque cela commença, ils remplirent assez corbeilles et paniers pour rassasier des milliers de personnes^B. De même que ce pain s'accroissait au fur et à mesure qu'on le coupait, les idées que le Seigneur m'a déjà offertes

A. Mt 13,12. ♦ B. Voir Mt 14,17-21.15,34-38.

pour me lancer dans cette tâche, quand la discussion commencera, elles se multiplieront sur son inspiration, si bien qu'en cet office non seulement nous ne souffrirons d'aucun manque, mais qu'une abondance miraculeuse nous remplira de joie.

II. 2. Tout enseignement a pour objet soit les choses soit les signes, mais les choses s'apprennent par l'entremise des signes¹. J'appelle à présent choses, au sens propre, ce qui ne sert pas à signifier quelque chose, comme le bois, la pierre, la brebis et ainsi de suite, mais pas ce bois dont nous lisons que Moïse l'envoya dans les eaux amères pour en retirer l'amertume^A, ni la pierre que Jacob s'était posée sous la tête^B, ni le bélier qu'Abraham immola à la place de son fils^C. Ces choses sont en effet de nature à en signifier d'autres. Il est aussi d'autres signes² dont l'usage est tout entier dans la signification, comme les mots : personne n'utilise les mots pour autre chose que pour signifier. On comprend donc ce que j'entends par signes : des choses qui ne servent qu'à signifier quelque chose. Aussi tout signe est-il également une chose : ce qui n'est aucune chose n'est rien du tout. Dans cette répartition entre choses et signes, lorsque nous parlerons de choses, nous le ferons de telle manière que, même si certaines peuvent servir à signifier, elles ne soient pas un obstacle à la division en vertu de laquelle nous traiterons d'abord des choses, puis des signes, et nous devons nous souvenir que, dans les choses, il faut maintenant prendre en compte ce qu'elles sont, et non ce qu'elles signifient d'autre qu'elles-mêmes.

Les choses : en user, en jouir ?

III. 3. Quant aux choses, il en est donc dont il faut jouir, d'autres dont il faut user³, et d'autres dont il faut jouir et user. Celles dont il faut jouir nous rendent heureux. Celles dont il faut user nous aident et, pour ainsi dire, nous soutiennent, quand nous tendons vers le bonheur, pour nous permettre de parvenir à celles qui nous rendent heureux, et nous attachent à elles. Pour nous, qui jouissons et usons, placés entre les deux, si nous voulons jouir de ce dont il faut user, notre course en est gênée et

A. Voir Ex 15,25. • B. Voir Gn 28,11. • C. Voir Gn 22,13.

parfois même détournée, et nous sommes ainsi retardés dans notre quête des choses dont il faut jouir, ou même ramenés en arrière par cet amour des choses inférieures.

IV. 4. Jouir d'une chose, c'est s'attacher par amour à une chose, pour elle-même. User de quelque chose, c'est en revanche rapporter ce dont on a l'usage à l'obtention de ce que l'on aime, si toutefois il faut l'aimer. L'usage illicite, il faut plutôt l'appeler usage pervers ou abus. Si nous étions à l'étranger sans pouvoir vivre heureux ailleurs que dans notre patrie, si nous étions absolument malheureux de cet exil et désireux d'en finir avec cette infortune pour revenir dans notre patrie, nous aurions besoin de moyens de transport, par terre ou par mer, pour être à même d'arriver en cette patrie, dont il s'agirait de jouir ; et si nous trouvions du plaisir dans les agréments du voyage et dans le moyen de transport lui-même, nous abandonnant à la jouissance de ce dont nous devrions user, nous ne voudrions plus en finir rapidement avec le chemin et, plongés dans une douceur perverse, nous nous détournerions de cette patrie dont la douceur devait nous rendre heureux : de même, voyageant loin du Seigneur, dans cette vie mortelle^A, si nous voulons revenir en cette patrie où nous pouvons être heureux, il nous faut user de ce monde-ci, et non en jouir, pour contempler l'invisible du royaume de Dieu en le comprenant par le moyen des choses créées^B, c'est-à-dire pour comprendre les choses éternelles et spirituelles à partir des choses corporelles et temporelles.

V. 5. Les choses dont il faut par conséquent jouir, ce sont le Père, le Fils, le Saint-Esprit et en même temps la Trinité, réalité unique, suprême et commune à tous ceux qui en jouissent, si c'est cependant une chose et non la cause de toutes les choses, si c'est cependant une cause. On ne peut trouver facilement, en effet, un nom qui convienne à pareille excellence, à moins qu'il ne vaille mieux dire que cette Trinité est le Dieu unique à partir de qui, par qui et en qui est toute chose^C. Ainsi Père et Fils et Saint-Esprit sont-ils Dieu, ainsi que chacun d'eux séparément, et tous ensemble ils sont le Dieu unique, et chacun d'eux est pleine substance, et tous ensemble ils sont une

A. Voir 2 Co 5,6. ♦ B. Voir Rm 1,20. ♦ C. Voir Rm 11,36.

substance unique. Le Père n'est ni le Fils ni le Saint-Esprit, le Fils ni le Père ni le Saint-Esprit, le Saint-Esprit ni le Père ni le Fils, mais le Père, seulement le Père, le Fils, seulement le Fils, et le Saint-Esprit, seulement le Saint-Esprit. Aux trois même éternité, même immuabilité, même majesté, même puissance. Chez le Père, l'unité, le Fils, l'égalité, le Saint-Esprit, l'harmonie de l'unité et de l'égalité, et ces trois choses sont toutes chose unique en raison du Père, toutes égales en raison du Fils, toutes liées en raison du Saint-Esprit.

VI. 6. Avons-nous dit, avons-nous proclamé chose digne de Dieu? En fait, j'ai conscience de n'avoir rien voulu faire d'autre que dire, mais, si j'ai dit quelque chose, ce n'est pas là ce que j'aurais voulu dire. Comment le sais-je, sinon parce que Dieu est ineffable? Ce que j'ai dit, si cela avait été ineffable, je ne l'aurais pas dit. Mais il ne faut même pas alors dire Dieu ineffable, parce que, lorsque l'on dit cela, on dit quelque chose et il y a alors une sorte de contradiction dans les termes, parce que, si est ineffable ce qui ne peut se dire, n'est pas ineffable ce dont on peut au moins dire qu'il est ineffable. Et cette contradiction, mieux vaut la respecter en silence¹ que la résoudre par la parole. Et pourtant Dieu, même si rien de digne de lui ne peut se dire à son sujet, a accepté l'hommage de la parole humaine et a voulu que nous nous réjouissons de le louer avec nos mots. De là vient en effet que l'on dit « Dieu »: en réalité nous ne le connaissons pas à travers le bruit de ces simples syllabes, mais ce son, quand il touche les oreilles de tous les latinistes, les incite à penser une nature éminente et immortelle.

VII. 7. Lorsqu'en effet l'on pense cet unique Dieu des dieux², même chez ceux qui imaginent, invoquent et adorent des dieux, au ciel ou sur terre, on le pense de manière que cette pensée s'efforce d'atteindre la chose la meilleure et la plus élevée qui soit. Comme ils sont certes attirés pas des biens divers, qui touchent et la sensibilité du corps et l'intelligence de l'esprit, ceux qui donnent la préférence aux sens du corps voient le Dieu des dieux dans le ciel, dans ce qu'ils voient de plus brillant dans le ciel ou dans le monde lui-même, ou bien, s'ils s'efforcent de dépasser les limites du monde, ils imaginent quelque chose de lumi-

neux et se le représentent, dans leurs vaines supputations, infini ou de la forme qui leur paraît la meilleure, ou bien ils pensent à une figure dotée d'un corps humain, si c'est cela qu'ils préfèrent. S'ils estiment qu'il n'y a pas un Dieu des dieux unique mais plutôt un grand nombre ou une infinité de dieux de rang égal, ils se les représentent avec chacun un caractère corporel hors du commun. Quant à ceux qui s'attachent à voir par l'intelligence ce qu'est Dieu, ils le placent au-dessus de toutes les natures qui, visibles et corporelles ou intelligibles et spirituelles, sont toutes variables. Tous, pourtant, se battent pour affirmer l'excellence de Dieu, et l'on ne peut trouver personne pour imaginer un Dieu à quoi quelque chose serait préférable. Tous sont par conséquent d'accord pour placer Dieu au-dessus de toutes les autres choses.

VIII. 8. Tous ceux qui réfléchissent à propos de Dieu pensent à quelque chose de vivant, mais seuls peuvent avoir de Dieu une opinion qui ne soit ni absurde ni indigne ceux qui réfléchissent sur la vie même ; quelle que soit la forme corporelle qui leur vienne à l'esprit, ils estiment soit qu'elle vit, soit qu'elle ne vit pas, et ils préfèrent la forme vivante à celle qui ne vit pas, mais cette forme corporelle vivante, quelle que soit la prééminence de son éclat, de sa taille, de sa beauté, ils comprennent qu'autre chose est la vie qui l'anime, et ils placent cette vie, pour son incomparable dignité, au-dessus de la masse qu'elle anime et fait vivre. Ils continuent ensuite à examiner la vie en elle-même et, s'ils découvrent qu'elle est animée mais dépourvue de sensibilité, comme celle des arbres, ils placent au-dessus d'elle la vie sensible, comme l'est celle des animaux, et au-dessus encore la vie intelligente, comme celle des hommes. Puis, quand ils voient que cette dernière est variable, ils sont obligés d'en placer au-dessus une autre, immuable, c'est-à-dire cette vie qui n'est pas tantôt sage et tantôt non, mais qui est bien plutôt la sagesse en soi. L'esprit sage, autrement dit celui qui a atteint la sagesse, n'était pas sage avant de l'atteindre, alors que la sagesse en soi n'a jamais manqué de sagesse ni ne peut jamais en manquer. S'ils ne voyaient pas cela, les hommes ne placeraient pas, en pleine confiance, la vie invariablement sage au-dessus de la vie variable. Et la règle de vérité, au nom de laquelle ils proclament que cette vie est meilleure, ils voient qu'elle est

immuable et qu'elle ne peut qu'être au-dessus de leur nature, puisqu'ils voient bien qu'ils sont variables.

IX. 9. Personne n'est assez impudent, assez sot pour dire : « Comment sais-tu que la vie invariablement sage est préférable à la vie changeante ? » La réponse à cette question : « Comment sais-tu... ? » est en effet, de manière générale et immuable, à la portée de l'observation de tous. Et qui ne voit cela est comme un aveugle au soleil, chez qui la présence d'une lumière aussi éclatante n'est d'aucune utilité pour les orbites de ses yeux. Qui voit et refuse de croire a l'esprit myope tant il s'est habitué aux ombres charnelles. Les hommes sont donc comme repoussés loin de leur patrie par les souffles contraires des mauvaises mœurs quand ils recherchent ce qui vient après et au-dessous de ce qu'ils reconnaissent comme meilleur et plus éminent.

X. 10. Aussi, comme il faut jouir pleinement de la vérité qui vit dans l'immuable et qu'en elle Dieu-Trinité, auteur et créateur de l'univers, veille sur ce qu'il a créé, il faut se purifier l'esprit afin qu'il puisse discerner cette lumière et, après l'avoir discernée, s'y attacher. Cette purification, nous devons y voir comme un voyage, une navigation vers la patrie. Vers celui, en effet, qui est partout présent, nous ne voyageons pas de lieu en lieu, mais grâce à nos bonnes inclinations et nos vertus.

XI. 11. Nous ne pourrions y réussir si la sagesse ne daignait elle-même se mettre à la portée de notre si grande infirmité et ne nous fournissait un exemple de vie non autrement que dans un homme, puisque nous sommes nous aussi des hommes. Mais comme, lorsque nous venons à elle, nous agissons avec sagesse, elle a paru aux yeux des orgueilleux, en venant à nous, agir, pour ainsi dire, stupidement ; et comme nous gagnons en force, lorsque nous venons à elle, elle a paru, en venant à nous, faire preuve de faiblesse. Mais « ce qui est bêtise de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes^A ». Étant donc elle-même la patrie, elle s'est faite aussi, pour nous, route vers la patrie.

XII. Et bien que partout présente à l'œil intérieur, quand il est sain et pur, elle a bien voulu apparaître aussi aux yeux charnels de ceux qui ont l'œil faible et impur. « Parce que », en effet, « dans la sagesse de Dieu, le monde ne pouvait connaître Dieu par la sagesse, il plut à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication^A ».

12. Il n'est pas dit, par conséquent, qu'elle vint à nous en traversant l'espace mais en apparaissant aux mortels dans une chair mortelle. Elle est donc venue là où elle était parce qu'elle était en ce monde-ci et c'est par son entremise que le monde a été créé. Mais, parce que dans leur désir de jouir de la créature au lieu du Créateur lui-même, les hommes façonnés à l'image de ce monde et qui ont justement reçu du monde leur nom ne l'ont pas reconnue, l'évangéliste a dit : « Et le monde ne l'a pas reconnu^B. » Aussi, dans la sagesse de Dieu, le monde ne pouvait-il connaître Dieu par la sagesse. Pourquoi est-elle donc venue, alors qu'elle se trouvait là, sinon parce qu'il plut à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication ?

XIII. Comment est-elle venue sinon dans la mesure où « le Verbe s'est fait chair et a habité en nous^C » ? Ainsi, lorsque nous parlons, pour que ce que nous avons dans l'esprit se glisse, par des oreilles charnelles, dans celui de qui nous écoute, le mot que nous avons dans le cœur devient son et prend le nom de discours, mais il garde son intégrité propre quand il prend la forme de l'expression par laquelle il s'introduit dans les oreilles, sans subir, de sa transformation, la moindre altération : de la même manière, le Verbe de Dieu, inaltérable, s'est pourtant fait chair, pour habiter en nous.

XIV. 13. De même aussi que la cure est le chemin de la guérison, cette cure-ci entreprend la guérison et le rétablissement des pécheurs ; et comme les médecins, lorsqu'ils brident les blessures, ne le font pas au petit bonheur mais comme il convient, et de telle manière qu'une certaine beauté accompagne l'utilité de la ligature, la médecine de la sagesse, par le soutien qu'elle apporte à l'homme, s'adapte à nos blessures, usant de cures tantôt contraires et tantôt

semblables. De même encore que celui qui soigne une blessure du corps applique parfois des remèdes contraires, comme le froid sur le chaud ou le sec sur l'humide et ainsi de suite, et parfois des remèdes semblables, comme un pansement rond pour une blessure ronde, ou long pour une blessure longue, et se garde d'adapter le même type de ligature à tous les membres mais le semblable au semblable, de même la sagesse de Dieu, quand elle soigne l'homme, use d'elle-même pour cette cure, se faisant médecine et médecin¹. Comme l'homme est tombé par orgueil, elle use d'humilité pour le soigner : trompés par la sagesse du serpent, nous sommes libérés par la folie de Dieu. Et de même que ce qui avait le nom de sagesse était en réalité bêtise réservée aux contempteurs de Dieu, de même ce qui avait le nom de bêtise était sagesse réservée aux vainqueurs du diable. Nous, nous avons mal usé de l'immortalité, pour mourir, et le Christ a bien usé de sa mortalité pour nous permettre de vivre. À cause de la corruption du corps de la femme, la maladie est entrée, et grâce à la pureté du corps de la femme est venu le salut. Que nos vices soient guéris par l'exemple de ses vertus, cela relève aussi du genre des remèdes contraires. Mais on a appliqué pour ainsi dire des bandages semblables à nos membres et à nos blessures puisqu'un homme né de la femme a libéré des hommes trompés par la femme, et qu'un homme a libéré des hommes, un mortel des mortels et, avec sa propre mort, des morts. À qui s'attachera avec plus d'attention à bien d'autres exemples, sans être pressé par la nécessité d'aller jusqu'au bout de l'œuvre entreprise, il apparaîtra que la médecine chrétienne opère par remèdes contraires ou semblables.

XV. 14. La croyance en la résurrection du Seigneur d'entre les morts et à son ascension au ciel soutient notre foi d'une grande espérance. Elle nous montre bien, en effet, de quel propos délibéré il a abandonné son âme pour nous, lui qui avait la possibilité de la reprendre. De quelle confiance se fortifie donc l'espérance des croyants, quand ils voient la taille des souffrances qu'un homme pareil a endurées pour des gens qui ne croyaient pas encore ! Et comme on attend du ciel le juge des vivants et des morts, il frappe de crainte les négligents et les incite à se faire diligents et à l'attendre dans le désir, en agissant vertueusement, plutôt que dans la crainte, en vivant dans le vice.

LA PRÉDESTINATION DES SAINTS

<i>Notice</i>	1330
<i>Note sur le texte</i>	1333
<i>Notes</i>	1333

LE DON DE LA PERSÉVÉRANCE

<i>Notice</i>	1350
<i>Note sur le texte</i>	1353
<i>Notes</i>	1353

<i>Bibliographie</i>	1375
<i>Répertoire</i>	1381
<i>Index</i>	1397

Ce volume contient :

ENSEIGNER LE CHRISTIANISME
LA CATÉCHÈSE DES DÉBUTANTS
LA NATURE DU BIEN
CONTRE LES MANICHÉENS
LA TRINITÉ
LA NATURE ET LA GRÂCE
LA GRÂCE DU CHRIST
ET LE PÉCHÉ ORIGINEL
LA GRÂCE ET LE LIBRE ARBITRE
LA RÉPRIMANDE
ET LE SECOURS DIVIN
LA PRÉDESTINATION DES SAINTS
LE DON DE LA PERSÉVÉRANCE

*Préface, Chronologie,
Note sur la présente édition
par Lucien Jerphagnon*

Abréviations utilisées pour les livres bibliques

Notices et notes

*Bibliographie
par Lucien Jerphagnon*

*Répertoire
par Jean Foubert, Lucien Jerphagnon,
Henri-Pierre Tardif de Lagneau*

*Index
par Lucien Jerphagnon
avec la collaboration de Sophie Astic*